

AU JOUR LE JOUR

Avril 1998

Sommaire

Conférence du mois ~ Nouvelles ~
~ La glace au service des gens ~
~ Ernest Doin ~ La maison au 17e s. ~
~ Brunch de mai ~

N'oubliez pas notre rencontre annuelle,
un «brunch» *Au vieux fort* de La Prairie
dimanche, le 17 mai 1998 à midi!



Société historique de La Prairie de la Madeleine

Prochaine conférence:

*Mercredi le 15 avril à 20h
par Jean Martin, historien
Sujet: Histoire de la ville de Sainte-Catherine*

*M. Jean Martin est un géographe-historien originaire
du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Détenteur d'un Bacc. en
histoire et d'un Ph. D. en géographie il compte plusieurs
publications à son actif dont :*

Ville de Sainte-Catherine.

Trois siècles d'histoire au pied des rapides.

*Ce volume de plus de 90 pages, publié en 1997,
est appuyé sur une solide recherche et est abondamment
illustré. A lire absolument!*

La glace au service des gens

Souvenez-vous, c'était une époque où il n'y avait pas tous ces appareils électriques qui nous rendent la vie plus facile. Au début, l'électricité servait surtout à l'éclairage de nos maisons. La vie était plus simple, pas d'immenses centres commerciaux anonymes le long d'affreux boulevards, mais des commerçants qui connaissaient nos goûts et nos habitudes. C'était un temps où les médecins venaient à domicile et ils n'étaient pas les seuls. Il y avait aussi le laitier, le boulanger, les vendeurs itinérants et bien sûr, le marchand de glace.

On a tendance à l'oublier, mais la conservation des aliments exigeait autrefois plus que d'ouvrir la porte du réfrigérateur. On conservait le lard dans le sel, les légumes se retrouvaient dans des caveaux au frais, les femmes faisaient beaucoup de conserves l'automne. Et, il y avait aussi les glacières. Semblables à de petits réfrigérateurs, elles étaient la plupart du temps faites avec du bois d'orme et de frêne, ce qui leur donnait un beau fini. L'intérieur était en acier galvanisé afin de protéger le bois de l'eau provenant de la fonte de la glace et afin de mieux conserver les aliments. On y retrouvait deux compartiments, un en haut où on mettait la glace et la partie d'en bas pour la nourriture périssable. Cet ancêtre du réfrigérateur nécessitait l'emploi de blocs de glace qu'il fallait renouveler régulièrement. L'hiver cela pouvait toujours aller, mais, en plein été, c'était une toute autre histoire.



Glacière de luxe telle qu'elle apparaissait dans le catalogue Sears Roebuck de 1908. Elle avait 53,75 pouces de hauteur et 28,75 pouces de largeur. On pouvait se la procurer pour 15,85\$.

C'est ici que le marchand de glace devenait vraiment important. En plus de découper la glace sur le fleuve en hiver, il devait s'assurer de préserver sa précieuse récolte pendant les mois d'été. Un truc tout simple consistait à empiler les blocs de glace dans un grand entrepôt et de les recouvrir de bran de scie. Le volume important de glace et la sciure de bois offraient des conditions idéales de préservation et permettaient un approvisionnement constant. Certains se souviennent encore de l'entrepôt de la rue Saint-Laurent (entre les rues Saint-Jean et Saint-Georges) dans le Vieux-La Prairie. Remontons le temps, et suivons le dernier marchand de glace, M. Jean-Marie Langlois, dans les différentes étapes de son travail.

Tout d'abord, il fallait couper la glace sur le fleuve. Selon les sources consultées dans le Fonds Élysée Choquet, la glace au fond de la baie de La Prairie était de grande qualité, très pure. Avant le 20^e siècle, on la découpait à la main avec de longues scies. Mais, avec l'arrivée de la mécanisation, on a eu recours de plus en plus à des machines munies de moteur. Les personnes qui ont accès au réseau Internet peuvent voir la photo d'une de ces machines sur le site de la Société (<http://pages.infinit.net/shlm>). Après, on apportait les morceaux de glace à l'entrepôt de la rue Saint-Laurent. Au début, le transport se faisait à l'aide de chevaux puis, avec des camionnettes. Deux grandes ouvertures servaient à entrer les blocs (voir photo) qu'on empilait à l'aide d'un élévateur extérieur.

Ensuite, venait l'étape de la livraison. Mais avant, on devait décoller les blocs de glace pris ensemble dans l'entrepôt. Ces blocs avaient les dimensions suivantes 36" x 48" x 24". Il fallait donc être habile et ne pas avoir froid aux mains pour les déplacer. Pour la livraison, on débitait les blocs à la hache (il n'y avait pas de scie ronde électrique à cette fin) en morceaux de 25 livres qui pouvaient entrer dans le compartiment du haut des glacières. Pour cela, une hache bien affilée et une main sûre étaient les meilleurs atouts pour débiter les blocs de glace sans trop de perte. Un coup sec et la glace fendait régulièrement. Les morceaux mal taillés servaient à remplir les grosses glacières des bouchers.

M. Langlois a commencé son métier au printemps de 1940 en achetant, avec l'aide de Juvénal Normandin, le commerce de M. Vézeau qu'il vendait pour cause de santé. Il a appris sur le tas selon ses dires. Au début, il faisait la livraison. À chaque matin sauf le dimanche, il déposait la glace dans un wagon et la recouvrait avec une grosse toile épaisse pour éviter qu'elle ne fonde trop vite, surtout l'été. Ensuite, il partait faire la livraison en passant de porte en porte. Il commençait sa tournée dans La Prairie (le Vieux Fort et le Fort Neuf) pour continuer dans le village de Brosseau qui fait parti aujourd'hui de Brossard et dans Saint-Philippe. Au début, le wagon était tiré par un cheval, par la suite une camionnette vint le remplacer.

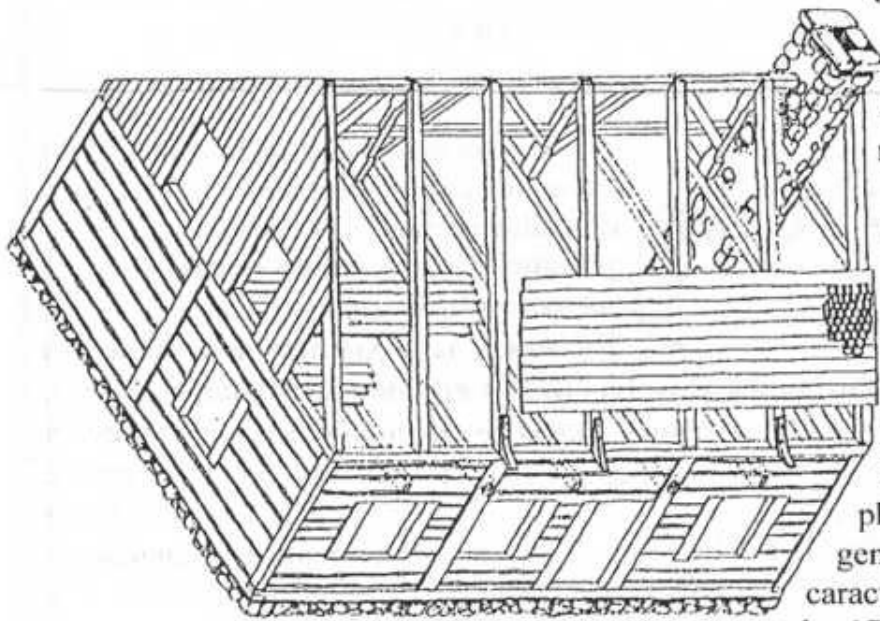
Selon M. Langlois, c'était toute une "run" à faire, des centaines d'escaliers à monter et descendre, des femmes à affronter parce qu'elles ne voulaient pas que les hommes salissent leur plancher. Il faut dire aussi que c'était le temps de la guerre, l'argent était rare, le beurre, le sucre et la viande étaient rationnés. Les prix n'étaient évidemment pas ceux d'aujourd'hui. Dans un livre de vente qui a été conservé, on retrouve les prix de la glace en 1941. Comme pour le lait à une certaine époque, les clients achetaient des bons. Une carte de 11 bons (11 morceaux) coûtait 1,00 \$, 6 cartes de 12 bons (72 morceaux) coûtaient 6,00 \$ et 13 cartes de 12 bons coûtaient 12,60 \$. Les gens payaient alors avec des sous et M. Langlois était obligé de les rouler à la main (parfois jusqu'à 160 rouleaux de 0,50 \$) avant de les déposer à la banque. Toujours selon M. Langlois, le travail était exigeant, les journées longues, mais la vie était simple et belle. Comme un beau morceau de glace aurait-il pu ajouter...

Charles Beaudry, Société historique de La Prairie de la Magdeleine.

La maison du 17^e siècle

Ce qui surprend le visiteur lorsqu'il vient pour la première fois dans le Vieux-La Prairie, c'est la diversité de style des vieilles maisons. De la maison française à la québécoise typique en passant par les maisons d'influence victorienne et américaine, nous pouvons être fiers d'avoir un riche patrimoine architectural. On nous demande souvent s'il reste des maisons du début de la colonie. Malheureusement, au Québec, les très rares exemplaires de cette époque ont été passablement transformés. C'est pourquoi, il est impossible de leur montrer un exemple parfait de maison du 17^e siècle. De plus, à La Prairie, le grand feu de 1846 a détruit une bonne partie

du village. Par contre, à partir des documents anciens, il est possible d'avoir une bonne idée de ce à quoi elle pouvait ressembler.



La maison des gens de La Prairie à cette époque est fort simple. Comme il y a beaucoup de bois en Canada, les premiers habitants font largement appel à ce matériau. La maison de pierres viendra plus tard et elle sera réservée aux gens plus riches. La principale caractéristique de la maison de bois du 17^e siècle, est qu'elle est faite

pièce sur pièce. Après avoir coupé les arbres, on les équarrit à la hache.

Les pièces de bois sont ainsi montées l'une sur l'autre et les coins sont assemblés à queue d'aronde. On peut aussi monter les pièces en les couissant dans des poteaux. Il y en a aussi qui construisent les murs avec des poteaux debout, c'est ce qu'on appelle les murs à colombage. Les espaces entre les poteaux sont remplis soit avec de la pierre et du mortier, soit avec de la terre détrempée et de la boue ou soit avec de la brique. Toutefois, on rencontre moins souvent ce genre de maison ici. La toiture est faite de bardeaux, de chaume ou de planches. Elle n'a qu'un étage et pas plus de deux ou trois pièces (voir le dessin ci-contre). Vous pouvez toujours venir voir la maquette de La Prairie au local de la Société d'histoire où on voit des reproductions de ce type de maisons.

Charles Beaudry, Société historique de La Prairie de la Magdeleine.

Ernest Doin
Enseignant et auteur dramatique venu de France

Malgré de lointaines origines italiennes, c'est à Bourges que naît Ernest Doin le 15 octobre 1809. Célibataire, bien qu'on ne sache de quelle profession il vivait, il semble avoir mené dans sa ville natale une vie aisée. Mais à l'instar d'au moins 1500 Français au cours du XIX^e siècle, Doin quitte en juin 1843, la France pour l'Amérique afin d'y tenter sa chance comme agent-manufacturier. La tradition familiale veut que sur le navire qui l'emmenait aux États-Unis, notre émigrant aurait rencontré Rosalie-Adèle Laumier, pour qui il eut le coup de foudre et qu'il épousa sans tarder avant d'arriver à bon port.

En 1845, Doin, son épouse et leur premier fils, quittent les États-Unis pour venir s'établir au Québec. Afin de subvenir aux besoins de la jeune famille, il se fait instituteur sans brevet. Onze enfants naîtront de cette union que le métier d'instituteur maintient dans une situation financière précaire. Doin ira ainsi pendant trente-cinq ans d'un endroit à un autre afin de gagner une maigre pitance (Saint-Jean-sur-Richelieu, Saint-Mathias de Rouville, Sainte-Marie-de-Monnoir, Longueuil, Iberville, La Prairie etc.). Décidément notre homme a la «bougeotte» et on ne saura sans doute jamais pourquoi il déménageait aussi fréquemment.



La famille Doin habite **La Prairie** de 1861 à 1863. «C'est à La Prairie que les activités théâtrales d'Ernest Doin sont les plus intenses, ce qui l'amène à fonder un cercle dramatique qu'il alimente de ses oeuvres. [...] En 1863, dans le local de l'Institut canadien, la pièce *Dimitri*, une comédie qu'il a écrite, est jouée à La Prairie pour la première fois.» Cette même année la famille quitte La Prairie pour Saint-Joseph-de-Soulanges.

Doin aurait aimé quitter le métier d'instituteur pour se consacrer entièrement au théâtre, mais cela n'aurait jamais suffi à faire vivre la nombreuse famille. Il poursuit donc ses deux activités en parallèle. A partir de 1871 il obtient quelques succès; plusieurs pièces sont jouées sur des scènes montréalaises et neuf sont même publiées avant 1880. Ce n'est qu'à l'âge de 69 ans qu'il abandonne définitivement l'enseignement pour se consacrer entièrement à l'écriture.

Sans avoir été un auteur de grande envergure, Doin a certainement contribué à l'essor du théâtre comique au Québec au cours du XIX^e siècle, et ce malgré la censure imposée aux esprits libéraux par le clergé de l'époque. Décédé à Montréal en septembre 1891 à l'âge de 82 ans, Ernest Doin a également laissé une descendance qui habite la région de Montréal.

Ceci est un résumé de la conférence présentée par Marcel Fournier à la SHLM le 18 février 1998.



BRUNCH



Quand: dimanche le 17 mai 1998 à midi

*Où: au restaurant Au vieux fort, 120 ch. St-Jean
La Prairie, au 2e étage*

Coût: 20\$ par personne, incluant les taxes et le service

*Information: Société historique au 659-1393
Céline Lussier au 659-1818*

Venez nombreux avec vos parents et amis!

Coupon-réponse à retourner avant le 7 mai 1998 avec votre chèque ...

J'assisterai au «brunch»

Nom: _____ **Téléphone:** _____

Nombre de personnes: _____

Chèque ci-joint au montant de : _____